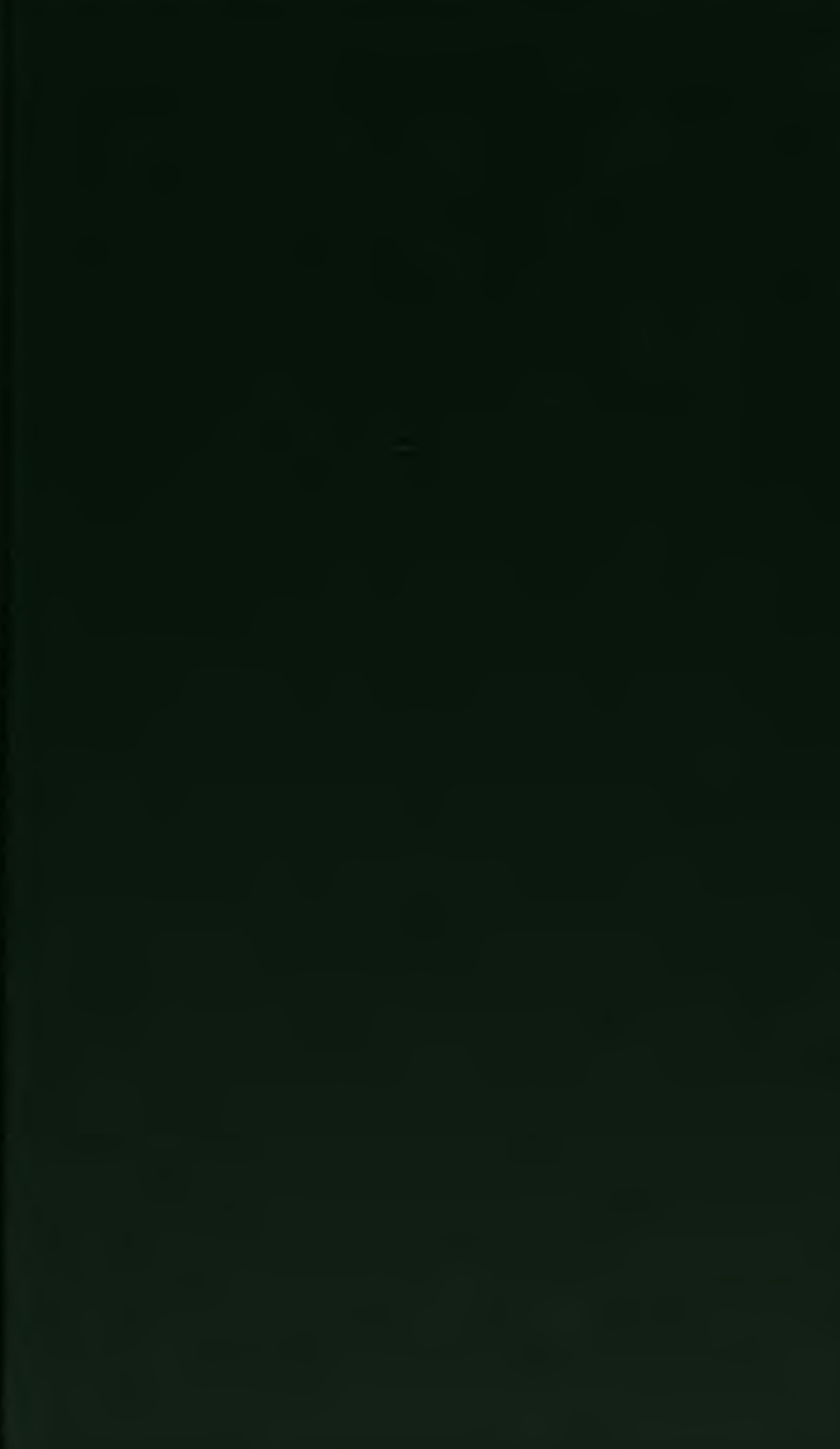
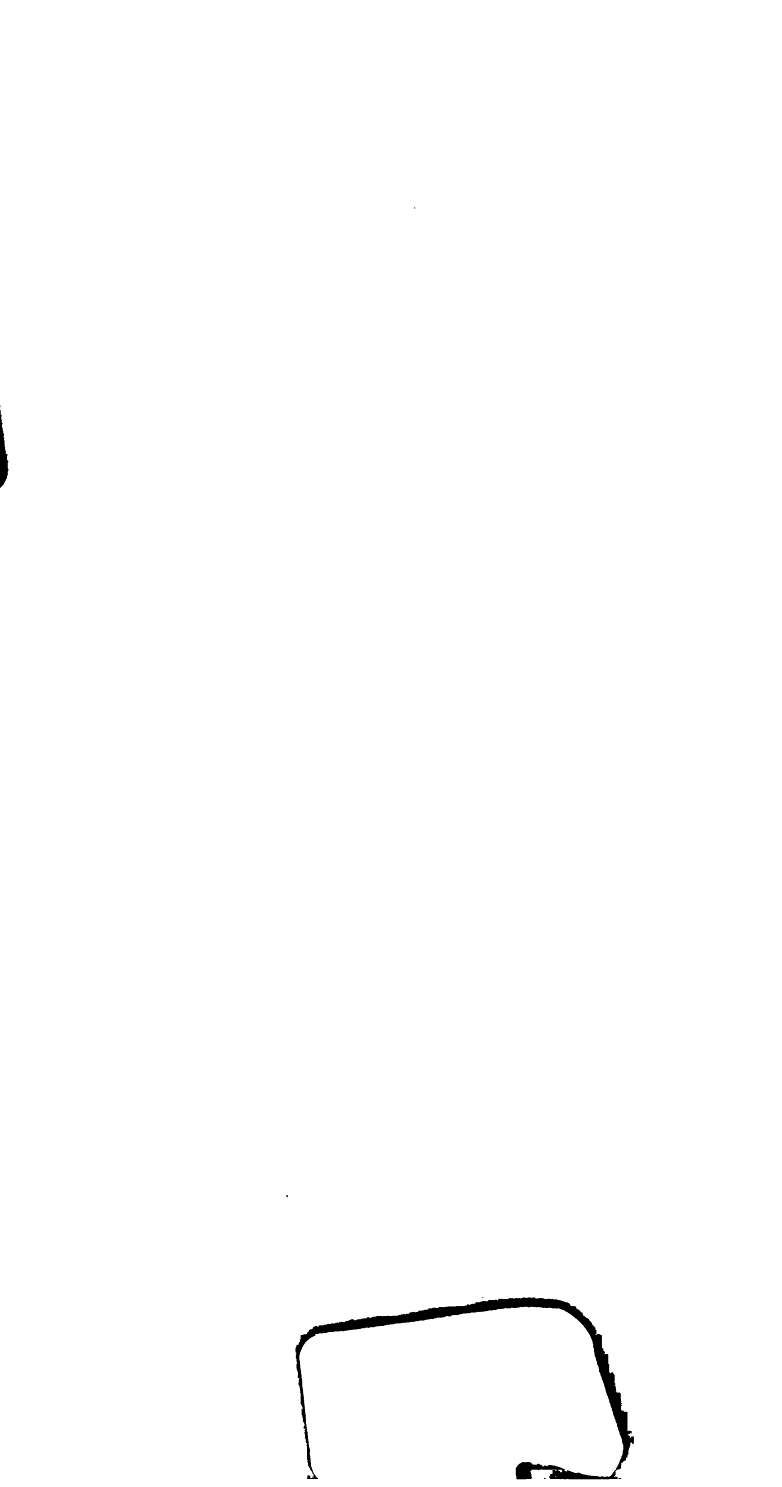




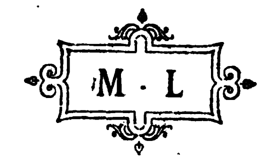
A. DE FLAUX

SONNETS

VOYAGES — FANTAISIE — SENTIMENT

DESCRIPTIONS — RÉFLEXIONS

VARIÉTÉS — HISTOIRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

M DCCC LXIV


QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON

SONNETS

Du même Auteur :

HISTOIRE DE LA SUÈDE pendant la vie et sous le règne de Gustave Ier (Gustave Wasa). Un vol. in-8°.

DU DANEMARK; impressions de voyages, aperçus historiques et considérations sur le passé, le présent et l'avenir de ce pays. Un vol. in-8°.

RAPPORT à Son Exc. M. le Comte Walewski, Ministre d'État, d'une mission scientifique accomplie par ses ordres en 1861 dans la Régence de Tunis. Brochure in-8°.

Paris. – Typographie Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

SONNETS

VOYAGES — FANTAISIE — SENTIMENT

DESCRIPTIONS — RÉLEXIONS

VARIÉTÉS — HISTOIRE

PAR A. DE FLAUX



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

I

PRÉFACE

1

J'étais enfant. La nuit régnait étincelante.
Je m'étais endormi sur le bord d'un chemin,
Quand, en songe, une vierge à mes yeux se présente,
Belle, fière et portant des palmes à la main.

Elle pencha vers moi sa tête ravissante,
Dit des mots inconnus dans le langage humain;
Et puis je crus sentir sur ma bouche brûlante
Se poser un instant ses lèvres de carmin.

C'est bien loin, et pourtant les traits de cette femme,
Présents à mes regards, charment encor mon âme.
Souvent, la nuit, j'en rêve, et j'y pense, le jour.

Cette amante au front pur que mon cœur s'est choisie,
Cet ange aux ailes d'or, c'était la poésie.
Qu'elle soit, ô mon Dieu! sensible à tant d'amour!

Juillet 1860.



VOYAGES

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

NORVÉGE. — LAPONIE. — SUÈDE. — DANEMARK

ALGÉRIE. — TUNISIE. — ITALIE. — SUISSE

FRANCE

NORVÉGE

II

SUR LES NORVÉGIENS

1

C'est de ton sein fécond que sortent les Normands,
Sois-en fière; en tous lieux, dans la verte Neustrie,
Dans la libre Angleterre, ou bien dans la patrie,
Ils sont dignes de toi, mère, tous tes enfants.

Dieu de ses grands desseins en fait les instruments.
De quel limon meilleur cette race est pétrie?
Je l'ignore. Je sais que je n'ai de ma vie
Vu, nulle part, des cœurs plus hauts et plus ardents.

Le spectacle imposant d'une belle nature
Porte au recueillement et rend l'âme plus pure;
Aussi j'aime les monts, et, quand sur mon chemin,

Dans ces temps de faiblesse et de doute où nous sommes,
J'ai le rare bonheur de rencontrer des hommes,
Je bénis Dieu d'abord, puis je leur tends la main.

Christiania, septembre 1860.



III

PAYSAGE DE LA NORVÉGE

2

Plaines de Tellemark, montagnes de l'Aurdal,
Glaciers de Sögnefoss, vallons de Gulbransdal,
Sommets que la tempête incessamment assiége,
Et que l'hiver revêt d'un blanc manteau de neige,

Cascades d'Hönefoss, rivière d'Hersedal,
Froids déserts du Finmark, chauds fjords de Romsdal,
Pics, abîmes, torrents, marais, chaos, que sais-je?
Sombres horreurs, beautés tristes de la Norvége,

Je vous aime; l'air pur qui souffle sur vos monts
Est plus sain à nos cœurs encor qu'à nos poumons.
Vos nuits ont du mystère, et pourtant sont sans voiles;

Et quand enfin on voit à l'horizon vermeil,
Dans sa pompe, à ses pieds, se lever le soleil,
La terre fuit; l'on est au ciel, près des étoiles.

Bergen, août 1860.



IV

SUR UN COUCHER DE SOLEIL

Qu'un coucher de soleil dans la Norvége est beau!
Nul ne rendra jamais ce spectacle sublime.
Tout serait impuissant, la plume ou le pinceau.
L'homme ne sent alors que sa faiblesse infime.

Le soir d'un de ces jours où le divin flambeau
Quitte à peine le sol qu'il féconde et ranime,
Lentement, en rêvant, au murmure de l'eau,
D'un pic de Dovre-fjeld j'avais gravi la cime.

Le temps sombre et brumeux tout à coup devient clair.
De rubis flamboyants tout l'horizon se couvre.
Il semble qu'à nos yeux éblouis le ciel s'ouvre;

Tout est resplendissant, la terre, l'onde et l'air.
Le monde entier est plein de ce beau météore,
Et je comprends que l'homme encor païen l'adore.

Lerdalsören, septembre 1860.



LAPONIE

V

EN FINMARK

1

C'était dans le Finmark, loin des sentiers tracés;
L'ombre vague du soir couvrait ses vastes plaines.
Je ne voyais qu'à peine un grand troupeau de rennes
Qui fuyait, à nos pas, dans ses marais glacés.

Nous étions morts de froid, affamés, harassés;
Mais l'espoir de trouver des figures humaines,
Un gîte, un peu de lait et la fin de nos peines,
En souvenirs charmants changeait nos maux passés.

Devant nous s'élevait une tente laponne;
Une femme et son fils, que notre aspect étonne,
Nous pressent de franchir le seuil de leur maison.

L'époux paraît bientôt; et tout ce qu'ils possèdent,
Lait, poissons, vêtements, lit même, ils nous le cèdent;
Et c'est ce qu'a raillé notre froide raison.

Tromsöe, août 1860.



VI

RIVES DU TANA

2

Près des bords du Tana j'avais dressé ma tente.
Quoique dure, la vie était indépendante,
Dangereuse, agitée, et me plaisait très-fort.
Je pêchais le saumon et chassais l'ours du Nord.

Le corps se porte bien lorsque l'âme est contente.
Le plaisir ressenti dépassait mon attente.
Je n'oublierai jamais l'azur de l'eau qui dort,
Près des flots agités, si calme en son fjord,

Ni ces steppes sans fin, ni ces rochers de glace,
Où s'abreuvent le renne et le Lapon qui passe,
Qu'amoindrit le soleil et qu'inclinent les vents.

Qu'est-ce que les splendeurs qu'offre une capitale,
Près de celles que Dieu dans ces climats étale,
De ces nuits sans ténèbre et ces soleils levants?

Août 1861.



VII

SUR UNE AURORE BORÉALE

3

Je n'avais jamais vu d'aurore boréale.
Quel spectacle imposant à mes yeux s'est offert!
Grands dieux! le ciel n'est plus qu'un vaste écrin ouvert
D'où s'échappent l'onyx, la turquoise et l'opale.

Aucune des splendeurs que l'Orient étale,
Ni ses monts aux flancs noirs, ni ses eaux au flot vert,
Ni ses bleus horizons sans fin où l'œil se perd,
N'ont cette majesté du Nord que rien n'égale.

Tant qu'un souffle de vie animera mon cœur,
Sombre et triste Finmark, ta sauvage grandeur
A mon esprit charmé demeurera présente;

Je n'oublierai jamais tes marais, ton chaos,
Tes rocs glacés, venant se perdre dans les flots,
Ni tes oiseaux de mer chantant dans la tourmente.

Tromsöe, août 1860.



VIII

SUR LE LAPON

4

Regnard fit du Lapon un petit animal,
Tenant le milieu juste entre le singe et l'homme,
A l'œil rouge, au front bas, petit, niais, en somme
N'ayant le sentiment ni du bien, ni du mal.

En France, qu'un écrit soit vif, original,
Et signé d'un auteur qu'à Paris on renomme,
Qu'importe qu'il soit vrai? Qu'il plaise, c'est tout comme.
On croit tout, si c'est gai, piquant et peu moral.

Il est temps de détruire une erreur populaire :
Ce peuple doux, modeste, honnête, débonnaire,
Dont le rire a souillé le toit hospitalier,

Est résigné, pieux, dans ses mœurs régulier.
Seulement ses vertus ne sont plus de notre âge,
Et l'on fait plus de cas des vices qu'on partage.

Hammerfest, août 1860.



IX

FINIS MUNDI

5

Il existe en Norvége, aux approches du pôle,
Des îlots que la mer assiége incessamment.
A travers l'ouragan, la bise, aiguë et folle,
Bat leur front de rochers qui touche au firmament.

L'obscurité, bien plus que le froid, les désole.
Point de fruits, point de fleurs sous ce ciel inclément.
Quelques brins d'herbe à peine au pied d'un maigre saule.
Point d'animaux; partout le vide et le néant.

On aperçoit pourtant des huttes sur le sable.
Il en sort des enfants à l'aspect misérable,
Des hommes rabougris, des femmes en haillons.

Ce sont les possesseurs de ce triste héritage;
Ils mourront, retenus par Dieu sur cette plage,
Sans avoir du soleil senti les doux rayons.

Paris, mars 1863.



X

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE

6

Hé bien! tel est le cœur de l'homme qu'il préfère
Au plus riant séjour le triste coin de terre
Où ses yeux enfantins au jour se sont ouverts.
Qu'importe que ce soit au bout de l'univers,

Dans les déserts glacés où finit l'hémisphère?
Son enfant est né là; c'est là qu'est mort son père,
Qu'il connut de l'amour les sentiments divers,
Les succès de la vie ainsi que ses revers.

Parmi ces rocs, couverts de ténèbre et de givre,
Dans ces climats où nul de nous ne pourrait vivre,
S'il s'y trouvait un jour retenu par le sort,

Le Lapon vit heureux. Cette horrible nature
A tant d'attraits pour lui que, si par aventure
Il va sous d'autres cieux, il y trouve la mort.

Paris, mars 1863.



XI

UBI DEFUIT ORBIS

7

A mesure qu'on va plus avant dans le Nord,
Que nos pieds de la mer touchent l'extrême bord,
La nature revêt une forme sublime.
Ce monde désolé qu'aucun être n'anime,

Ces flots troublés, ce cap au dangereux abord,
Cette terre de deuil, de silence et de mort,
Ces rocs dont le brouillard nous dérobe la cime,
Et ce ciel ténébreux planant sur cet abîme,

Font un spectacle affreux, mais non pas sans grandeur,
Qui frappe en même temps nos yeux et notre cœur.
Avec autant d'éclat la puissance céleste

Ne brille nulle part et ne se manifeste.
L'horreur qui règne ici, dans l'eau, sur terre, en l'air,
Fait pressentir à l'homme et deviner l'enfer.

Paris, juillet 1863.



SUÈDE

XII

SUR STOCKHOLM

1

Vraiment Stockholm me plaît; cette reine du Nord,
Entre la mer Baltique et son beau lac assise,
Les dominant tous deux, me rappelle Venise,
Mais Venise avant d'être, hélas! frappée à mort.

Que la nature est belle et douce à son abord!
Comme à ses pieds le flot avec amour se brise!
Que son ciel a d'éclat malgré sa teinte grise!
Aussi quel charme attire et retient sur ce bord!

Que ses hommes sont fiers! que ses femmes sont belles!
Qui craindrait, quoique né dans de plus doux climats,
Pour vivre au milieu d'eux, d'affronter les frimas,

Et, bravant les ennuis de ses nuits éternelles,
Dans un de ses palais d'établir son séjour,
D'y rêver et d'aimer jusqu'à son dernier jour?

Stockholm, septembre 1860.



XIII

COMPOSÉ ET DIT AU CHATEAU D'ULRICSDAL
DEVANT SA MAJESTÉ CHARLES XV, ROI DE SUÈDE ET DE NORVÉGE

2

Terre des lacs, des bois, des monts, vieille Suède,
D'où sont sortis les Goths et les Francs, nos aïeux;
Pays de loyauté, d'honneur, qui ne le cède
En rien aux mieux doués qui vivent sous les cieux;

Toi qui, dans un élan sublime, vins en aide
A des frères, courbés sous un joug odieux,
Et, guérissant des maux qui semblaient sans remède,
Sauvas les protestants et le monde avec eux;

Saint royaume d'Odin, berceau des Scandinaves,
Qui vis naître et régner les Charles, les Gustaves,
O toi, de qui les fils ont conquis l'univers,

Pourquoi Dieu t'a-t-il mise aussi loin de la France,
Qui t'honore, qui t'aime, et, malgré la distance,
Te tend sa main de sœur par-delà tant de mers?

Stockholm, septembre 1860.

XIV

SUR LES JEUNES FILLES DE STOCKHOLM

Qui peut vous oublier, blondes filles du Nord,
Au teint pâle, aux yeux bleus, si pures et si belles
Qu'il nous semble toujours qu'aux voûtes éternelles,
Comme des séraphins, vous allez prendre essor!

De vos yeux abrités sous vos longs cheveux d'or
Parfois, à votre insu, sortent des étincelles.
C'est que le feu caché qui couve en vos prunelles
N'a dans aucun climat fait battre un cœur plus fort.

Pendant les courtes nuits de juin, ô jeunes filles,
Quand vous veniez, le front caché sous vos mantilles,
Fouler d'un pied léger les prés de Djurgarden,

Je croyais voir au ciel scintiller plus d'étoiles;
L'air était embaumé, la nuit était sans voiles,
Et mon rêve enchanté durait jusqu'au matin.

Stockholm, septembre 1860.



DANEMARK

XV

DANS LES ILES DE LA BALTIQUE

1

J'ai passé quelque temps dans l'archipel danois,
Un temps court; mais tel est notre sort sur la terre
Que plaisir ou bonheur, hélas! n'y dure guère.
Le mal seul se prolonge et revient bien des fois.

J'aimais les profondeurs druidiques de ses bois,
Ses grands prés, émaillés de fleurs comme un parterre,
Ses champs aux blonds épis qu'aucune herbe n'altère,
Et qui changent de forme et d'aspect tous les mois.

J'aimais surtout la mer, la Baltique aux flots glauques,
Que sillonnait au loin une flotte de phoques,
Si terrible en hiver, si clémente en été,

Et ce ciel gris, profond, brillant et pur comme elle,
Palais mystérieux dont la voûte étincelle,
Et qui fut si longtemps par Odin habité.

Paris, mars 1863.



ALGÉRIE

XVI

SUR LA RÉGENCE D'ALGER

1

Le temps n'est pas bien éloigné de nous
Où son nom seul faisait trembler nos pères.
Ses habitants étaient d'affreux corsaires
Dont on craignait d'exciter le courroux.

O préjugés, quelle force avez-vous?
Le chef obscur de quelques janissaires
Outrage et tient palpitants sous ses serres
Tous ceux qu'un sort cruel livre à ses coups.

Leur titre de chrétiens fait tous leurs crimes.
L'Europe, sourde aux cris de ces victimes,
N'ose si loin aller briser leurs fers.

La France enfin, à bout de patience,
D'un dey voulant châtier l'insolence,
Va les venger de tous leurs maux soufferts.

Alger, octobre 1861.



XVII

SUR ALGER

2

Vu de la rive, Alger se présente à merveille.
Ses maisons, s'élevant sur les flancs du Sahel,
Sont, dans le double azur de la mer et du ciel,
D'une magnificence à nulle autre pareille.

Quand la ville au lever du soleil se réveille,
La Casbah qui rappelle un souvenir cruel,
Djemma-Djedid funeste aux enfants d'Israël,
Tout s'illumine et prend une teinte vermeille.

Son port, jadis fermé, maintenant s'ouvre à tous.
Des visages amis accourent devant nous.
Des fronts enturbannés parlent notre langage.

C'est qu'un fils de la France a mis sur ce rivage
Que saint Louis avait arrosé de son sang
La croix de Jésus-Christ en face du croissant.

Alger, octobre 1861.



XVIII

SUR CONSTANTINE

3

Constantine est la ville africaine en tout point;
Jugurtha la bâtit au-dessus de l'abîme,
Sur des pics dont l'aiglon peut seul toucher la cime,
D'où l'œil du conquérant plonge et s'étend au loin.

La Casbah, citadelle et prison au besoin,
Où gémit l'innocence, où triompha le crime,
Domine, comme un phare, avec son front sublime
La plaine où le Rummel au Bou-Merzoug se joint.

L'ombre sombre d'Akhmet plane en ces lieux sinistres.
Le sang que pour lui plaire ont versé ses ministres
Des rocs qu'il a souillés ne s'est pas effacé.

Cette tache désigne encor les gémonies
Qui de tant d'innocents virent les agonies,
Et fait devant nos yeux revivre le passé.

Paris, avril 1863.



TUNISIE

XIX

AU BORD DU LAC BAHEIRA

J'aimais dans les déserts du Finmark, en Norvége,
Voir les rennes s'ébattre ou dormir dans la neige,
Lever les yeux au ciel, humer avec transport
L'ouragan qu'à leurs fronts jetait le pôle nord.

De même, sur les bords du lac bleu qui protége
Tunis contre la mer, j'aimais le lent cortége
Des chameaux sous leur faix cheminant sans effort,
Ou couchés près du goum où leur conducteur dort.

Aux premières lueurs dont le levant se dore,
Tous fêtent par leurs cris le retour de l'aurore
Qui va mettre pourtant trêve à leur court repos;

C'est que ce ciel de plomb qui nous brûle les os
Leur donne de la force et plaît à leur nature;
Et tous prennent, joyeux, leur course à l'aventure.

Paris, 1862.



XX

A SON ALTESSE ROYALE SIDI MOHAMMED EL SADOK,
BEY DE TUNIS

2

J'étais venu de France explorer le rivage
Où des héros, jadis fameux par leurs hauts faits,
Sur le sable mobile ont marqué leur passage,
Empreinte que le temps n'effacera jamais.

Je voulais voir l'endroit où s'élevait Carthage,
Où vainqueurs et vaincus dorment ensemble en paix,
Fouler aux pieds le sol, cueillir l'herbe sauvage
Qui d'Annibal peut-être embauma le palais.

Je ne croyais trouver dans une aride plaine
Que des débris de pierre et de poussière humaine;
Un peuple intelligent, actif, est sous mes yeux.

La liberté fleurit; le commerce prospère.
A vous, prince, l'honneur d'ouvrir cette grande ère,
Et de rendre à ces bords leur passé glorieux!

Tunis, novembre 1861.



XXI

SUR LES JUIFS

3

Quels sont ces gens au pas discret, au teint de bistre,
Au nez d'aigle, au regard profond, au front ouvert,
Coiffés d'un turban noir, vêtus d'un burnous vert,
Ayant des airs de prince et des mines de cuistre?

Ce sont des Juifs; un vieux rabbin les administre
Comme du temps d'Hérode; ils ont beaucoup souffert.
Titus a fait périr leurs aïeux par le fer;
Ils ont quitté l'Espagne à la lueur sinistre

Des bûchers allumés par les inquisiteurs.
D'un vil peuple à Tunis affrontant les hauteurs,
Ils attendent, remplis d'espoir, des jours prospères.

C'est qu'ils ont toujours foi dans le Dieu d'Israël,
Qui doit, les relevant d'un sort bas et cruel,
Les conduire en triomphe au berceau de leurs pères.

Tunis, novembre 1861.



XXII

SUR LES JUIFS

4

Respectons-les, c'est une antique et forte race.
Leur sombre entêtement prouve une vive foi.
Dans ce monde où tout change avec le temps et passe,
Dans ce siècle où nul homme, hélas! n'est sûr de soi,

C'est beau de voir des gens, pleins d'une calme audace,
Auxquels aucun pouvoir, peuple, prêtre ni roi,
N'a pu de leurs aïeux faire quitter la trace,
Ni du Dieu de Jacob méconnaître la loi.

Je ne sais trop pourquoi la noblesse chrétienne,
Qui met par-dessus tout une origine ancienne,
Méprise ce sang pur dont des rois sont issus,

Dont rien n'a pu tarir la source encor féconde,
Et qui sur le Calvaire, un jour, sauva le monde,
En tombant de la croix où succomba Jésus.

Tunis, novembre 1861.



XXIII

LE SOIR A TUNIS

5

Souvent le soir, à l'heure où le soleil se couche,
Du Bardo je reviens à cheval à Tunis;
Les conducteurs, pressant leurs troupeaux réunis,
Guident vers le bercail leur bande un peu farouche.

Le chapelet en main, la prière à la bouche,
Adossés aux remparts par le soleil brunis,
Les croyants que Dieu garde et que l'esprit saint touche
Répètent du Coran les passages bénis.

L'horizon brille alors d'un éclat si splendide
Que les chameaux, vers lui tournant leur front stupide,
Témoignent par leurs cris leur admiration;

Et le passant, comme eux rempli d'émotion,
Sent son cœur s'élever vers la toute-puissance
Qui d'un mot a créé tant de magnificence.

Tunis, novembre 1861.



XXIV

SUR TUNIS

6

En Orient où tout est immobile,
Où le progrès ne se fait nulle part,
Tunis est aujourd'hui la même ville
Qu'au moyen âge, en ce temps de hasard

Où saint Louis, escorté de Joinville,
De Christ portant en ses mains l'étendard,
Parut armé dans sa plaine fertile,
Et vint camper au pied de son rempart.

Les chiens hurlent; les gueux au coin des bornes,
Le bras tendu, l'air humble, les yeux mornes,
Sont mendiants le jour, la nuit brigands;

A ciel ouvert, à pleins bords l'égout coule.
Un mur s'élève ici, là-bas il croule;
Et tout s'y passe encor comme au vieux temps.

Tunis, novembre 1861.



ITALIE

XXV

EN SARDAIGNE

1

J'ai vu Cagliari, chrétienne citadelle,
Où l'Europe avait mis jadis en sentinelle
Ces sombres Espagnols qui suçaient en naissant,
Avec le lait, la haine et l'horreur du croissant.

Aujourd'hui que le monstre est sans griffe et sans aile,
On a détruit créneaux, mâchicoulis, tourelle.
Les remparts sont changés en jardin ravissant.
Où fleurit l'aloès le canon est absent.

Plus de murs; de partout la Méditerranée
S'offre à nos yeux charmés avec ses flots d'azur,
Brillant miroir d'un ciel éternellement pur;

Et puis le printemps règne ici toute l'année;
Et le soleil d'Afrique éclatant, radieux,
A mis de ses rayons dans les cœurs, dans les yeux.

Décembre 1861.



XXVI

SUR CAGLIARI

2

C'est Saragosse et Pise, un ravissant mélange
De ce que l'Italie et l'Espagne, deux sœurs
Qui des séductions ont toutes les douceurs,
Et tiennent du démon, de la femme et de l'ange,

Ont de constamment beau dans ce monde où tout change.
Le soleil revêt tout de splendides couleurs.
L'air est plein d'harmonie, et les champs pleins de fleurs;
Le fruit du jujubier mûrit près de l'orange.

Les hommes ont l'air fier, les femmes ont l'œil doux,
Tous de la flamme au cœur. Par les nuits étoilées,
Quand je voyais bien tard les filles long voilées

D'un pas leste et furtif courir aux rendez-vous,
J'enviais le destin de ceux qu'un sort prospère
A fait naître et retient sur ce coin de la terre.

Décembre 1861.



XXVII

SUR PISE

3

Je suis allé voir Pise au retour de Carthage.
L'aspect de ces cités m'a fait beaucoup souffrir:
L'une est morte déjà; l'autre est prête à mourir;
Et partout de la mort sinistre est le passage.

De Caton, puis d'Hassan l'une, excitant la rage,
Sur les bords fortunés qui la virent fleurir
N'ayant de sa grandeur gardé qu'un souvenir,
Des hommes et du temps conserve encor l'outrage;

L'autre, des Florentins ayant subi la loi,
Resta debout parmi ses libertés détruites.
Puis l'esclavage vint avec toutes ses suites.

Son campanile est vide, et muet son beffroi,
Son baptistère clos; son dôme aux voûtes sombres
Pour son Campo-Santo voit seul passer des ombres.

Paris, janvier 1863.



XXVIII

UN ÉTÉ A VENISE

4

J'ai pris les bains de mer à Venise, un été.
C'était un temps heureux de travail et de joie.
A midi, quand le flot sous le soleil flamboie,
Que la ville énervée a perdu sa gaieté,

Je lisais dans un livre avec soin feuilleté
Les exploits de ses fils au rivage où fut Troie;
Et j'admirais ses grands que sous l'or et la soie
Le Titien a peints avec habileté,

Et marqués tellement du sceau de son génie,
Qu'ils s'offrent à nos yeux, pleins de force et de vie,
Quoiqu'ils soient morts depuis trois siècles et demi.

En gondole, le soir, j'errais dans la lagune,
Voyant sur l'eau danser et se mirer la lune,
Et ne rentrais qu'au jour, plus charmé qu'endormi.

Paris, avril 1863.



XXIX

SUR LA PLACE SAINT-MARC

5

Il n'est pas de salon plus beau dans l'univers
Que ce petit recoin qui des Procuratives
S'étend jusqu'à la mer dont il touche les rives,
Bordé de monuments de vingt styles divers.

Tous avec art, par ordre, à nos yeux sont offerts;
L'église ornée encor des rançons des captives,
Le palais qui de l'art recèle les archives,
Les prisons résonnant toujours du bruit des fers.

Le soir, quand les cafés ont éclairé leurs phares,
Que la foule se tait, et qu'au bruit des guitares
Isabelle soupire et que chante Lindor,

Que les femmes, glissant sous les voûtes dallées,
Mystérieusement traversent les allées,
On se croit au pays charmant des rêves d'or.

Paris, avril 1863.



XXX

SUR LE PATRIOTISME DES VÉNITIENS

6

J'aime la poésie à l'égal de l'histoire.
Un beau vers ne m'émeut guère moins qu'un beau trait.
A ces titres Venise a pour moi grand attrait.
Chaque pierre y rappelle un souvenir de gloire.

Le peuple, nulle part, n'a si bonne mémoire.
Que d'un vieux doge un peintre ait tracé le portrait,
C'en est fait; honte à qui ne le reconnaîtrait
Et ne pourrait citer sa première victoire.

Pour moi qui, dédaignant les grands seigneurs du jour,
Aux héros d'un autre âge ai voué mon amour;
Pour moi qui pense et vis parmi des choses mortes,

J'aime jusqu'en leurs fils ces races vraiment fortes,
Et les vois à regret sous un joug odieux
Courber des fronts portés si haut par leurs aïeux.

Paris, avril 1863.



XXXI

LA NUIT A VENISE

7

On dort ici le jour, mais on veille la nuit.
Dès qu'au ciel obscurci l'étoile du soir luit,
La ville, jusque alors triste et silencieuse,
Se remplit d'une foule agitée et joyeuse.

Chacun voue au plaisir l'heure prompte qui fuit.
Partout du mouvement, de la vie et du bruit.
L'ombre, en cachant le corps, rend l'âme audacieuse,
Et soulève des sens la fougue impérieuse.

Le courage d'ailleurs ressemble à la vertu.
L'on ne se défend bien que lorsque l'on est vu.
Comment ne pas céder? Au bruit des barcarolles,

Glissent avec mystère, au Lido, les gondoles.
L'air, le ciel et la mer, ces confidents discrets
Et ces provocateurs, garderont vos secrets.

Paris, avril 1863.



XXXII

SUR FLORENCE

8

Voilà bientôt trois ans que j'ai quitté Florence,
Et son riant aspect enchante encor mes yeux.
Lungarno, qui verrait avec indifférence
Les palais décorant tes beaux quais spacieux?

Cascines, tes jardins sans pareils même en France?
La place des Seigneurs, les ponts, le Palais vieux,
Les maisons à créneaux propres à la défense,
Les Uffizi, remplis de trésors merveilleux?

Toi qui semblas un jour devoir remplacer Rome,
Qui, comme elle, à ton joug soumis plus d'un royaume,
Trop indulgente ou trop sévère pour tes fils,

Tu reçus un cruel châtiment de tes fautes,
Tu courbas ou brisas les têtes les plus hautes,
Et tu livras la tienne aux coups des Médicis.

Juillet 1863.



XXXIII

SUR GÊNES

9

Elle était la superbe et justement nommée.
J'ai voyagé beaucoup, et je n'ai vu jamais
Rien qui fût d'un aspect plus beau que ses palais,
Et qui méritât mieux sa grande renommée.

Des femmes nulle part la beauté consommée,
A la grâce, à l'esprit jointe, n'a plus d'attraits.
Le ciel est radieux, le soleil chaud, l'air frais,
Et la terre de fleurs d'oranger embaumée.

Son passé dans ses murs se montre avec éclat.
D'un grand État l'on sent que le siége était là.
Son Doria revit sous les traits de Neptune.

Tous ses patriciens, dignes de leurs aïeux,
S'ils n'ont plus leur puissance, ont gardé leur fortune,
Et portent noblement leurs noms si glorieux.

Août 1863.



SUISSE

XXXIV

UN PAYSAGE DE SUISSE

1

Visitant à Lausanne, un jour, la cathédrale,
Je vois de son clocher un spectacle charmant.
A mes pieds, dans son lit repose le Léman,
Si beau que même au Nord aucun lac ne l'égale.

Oulchy, qui n'a pas vu de bataille navale,
Offre à tout pavillon son port innocemment.
Dans le fond le Chablais avec orgueil s'étale,
Dressant ses verts coteaux jusques au firmament.

Les Alpes au front blanc ferment le paysage.
L'air qui vient de leurs pics et nous frappe au visage
Rend la joie à notre âme et la force à nos corps.

L'aspect de tant de grâce et de magnificence
Répand sur tout notre être une saine influence,
Et nous rentrons chez nous mieux dispos et plus forts.

Juillet 1863.



XXXV

SUR LA GENÈVE ANCIENNE

2

Quels souvenirs ta vue à notre esprit rappelle!
L'ombre du grand Calvin remplit encor tes murs,
Ville républicaine et sainte citadelle,
Où les vaincus des rois trouvaient des abris sûrs.

Tu fus au temps moderne une Sion nouvelle.
Comme elle, tu connus des jours mauvais et durs;
Mettant le citoyen au-dessous du fidèle,
Comme elle, tu fermas ton sein aux fils impurs.

D'Athènes tu devins une Sparte chrétienne;
Et les grands sentiments de la cité païenne
Furent chez toi meilleurs, épurés par la foi.

Tu l'emportas sur Rome en sachant rester libre;
Ton lac est devenu plus fameux que le Tibre;
Car là règne le pape, et Christ seul est ton roi.

Paris, mars 1863.



XXXVI

SUR LA GENÈVE MODERNE

3

Tu dois subir le sort commun à toute chose.
Quand tout tombe, pourquoi vouloir rester debout?
Pourquoi la main du temps, qui jamais ne repose,
T'aurait-elle épargné quand elle fauche tout?

Aux progrès que Dieu veut en vain l'homme s'oppose;
Tes remparts crevassés s'effondrent de partout.
Une église à Marie, église qu'on t'impose,
Lève son front, malgré tes fils dont le sang bout.

La France t'enveloppe et te tient sous sa serre.
D'un combat, d'une paix, dépend ton sort précaire.
Et qu'importe? ta vie est toute en ton passé.

A ta cause un Dieu juste a donné la victoire.
Tu peux mourir; ton nom, célèbre dans l'histoire,
De nos cœurs désormais ne peut être effacé.

Paris, mai 1863.



XXXVII

AU BORD DU LAC DE NEUFCHATEL

Passant à Neufchâtel, un jour, de ma fenêtre
J'admirais son beau lac perdu dans l'horizon.
Les vagues, à l'étroit dans leur vaste prison,
Venaient battre à grand bruit la rive et disparaître.

Un talus, haut de huit ou de dix pieds peut-être,
Protége seul les champs où fleurit la moisson,
Et de la ville aussi la plus frêle maison
Dort en paix sans souci du danger qui peut naître.

C'est que celui qui met un frein à l'Océan,
Qui dans les airs suspend et guide les étoiles,
Qui de la nuit étend ou retire les voiles,

Sous sa puissante égide a mis notre néant,
Et contre les efforts de l'aveugle nature
S'est fait le protecteur de toute créature.

Juillet 1863.



XXXVIII

A TRAVERS LE LAC DES QUATRE CANTONS

5

J'ai parcouru le lac de Lucerne, un dimanche.
Le bâteau s'arrêtait à tous les points fameux.
Les filles du pays, bras au vent, en cheveux,
Noirs jupons surmontés d'une casaque blanche,

L'œil et le cœur en l'air, et le poing sur la hanche,
Nous lançaient, en passant, un regard curieux.
Les hommes envoyaient un salut gracieux.
Les enfants à nos pieds jetaient une pervenche.

Aux flancs des monts, d'Altorf serpentaient les chemins.
Le Grutli nous montrait son illustre verdure.
Le Pilate dressait dans l'air sa tête obscure.

L'église regorgeait de pieux pèlerins.
Ces bords charmants de Tell gardent encor les traces;
Car la reconnaissance échoit aux nobles races.

Août 1863.



XXXIX

DANS L'OBERLAND BERNOIS

6

Pics de Rosenlauy, cascades de Giessbach,
Glaciers de la Yungfrau plus éclatants qu'un phare,
Que du reste du monde un blanc linceul sépare,
Vallons de Lauterbrunn, gorges de Reichenbach,

Vieux remparts de Brienz bâtis dans l'eau du lac,
Sommets de la Shédeck à la forme bizarre,
Déserts où le chamois seul, sans danger, s'égare,
Verts gazons d'Untersée, arbres noirs d'Interlak,

Superbe échantillon de la nature alpestre,
Qui, l'été, fait rêver au paradis terrestre,
Combien je vous préfère aux splendeurs de Paris!

Là les plaisirs n'ont pas de coupables amorces;
On épure son âme et répare ses forces
Pour reprendre, l'hiver, ses travaux entrepris.

Juillet 1863.

XL

AU-DESSUS DES NUES

6

J'étais à Grindelwald, dans l'Oberland bernois,
Pauvre hameau perdu sous le givre et la neige.
L'hiver toujours y règne avec son noir cortége;
Les champs y sont sans fleurs et les oiseaux sans voix.

Le soleil par hasard y brille quelquefois;
Mais il cède bientôt au brouillard qui l'assiége.
La mort paraît avoir établi là son siége,
Et soumis la nature à ses terribles lois.

Sur ces huttes s'élève une triste chaumière;
Une femme encor jeune et de race princière
Pleure un époux chéri dans cet affreux séjour;

Elle attend, en priant, que le ciel la délivre
Des longs instants qu'un sort cruel la force à vivre;
Et le jour de la fin sera son plus beau jour.

Juillet 1863.



FRANCE

XLI

SUR ROUEN

J'ai visité Rouen; c'est une grande ville,
Commerçante et savante, artistique au besoin,
Riche, sise au milieu d'une plaine fertile,
Et digne à tous égards d'être vue avec soin.

Notre-Dame et Saint-Ouen, qu'un architecte habile,
Dans des siècles de foi qui de nous sont bien loin,
Éleva, vrais chefs-d'œuvre et de grâce et de style,
Sont si beaux qu'à les voir l'œil ne se lasse point.

J'ai parcouru la place où mourut la Pucelle.
Un monument grossier est tout ce qui rappelle
L'ange qui délivra la France des Anglais.

Qu'importe plus ou moins d'art dans un bloc de pierre?
Tel qu'il est, il éveille en nous une prière
Et d'amers souvenirs qui ne mourront jamais.

Paris, mars 1863.



XLII

ALTITUDO, SOLITUDO

2

O glaciers éternels! ô montagnes sublimes!
O chefs-d'œuvre de Dieu, dont les puissantes mains
Ont élevé vos pics et creusé vos abîmes,
Et jeté sur vos flancs ces forêts de sapins!

Gaves impétueux qui du haut de leurs cimes
Vous frayez, en hurlant, d'effroyables chemins;
Rocs noircis d'où l'aiglon s'abat sur ses victimes;
Lacs glacés que jamais n'ont foulés pieds humains;

Loin du bourdonnement que font les multitudes,
Que j'aime à parcourir vos froides solitudes!
Un air de liberté dilate mes poumons;

Des nuages d'argent me séparent du monde;
Et seul, tout près du ciel dont la splendeur m'inonde,
Je vois l'esprit de Dieu qui plane sur les monts.



XLIII

SUR LA MALADETTA

3

O toi que les bergers ne nomment qu'en tremblant,
Sombre Maladetta, dont la tête chenue
S'élève comme un phare et brille dans la nue,
Que d'heures le rêveur passe en te contemplant!

Quels mystères profonds, fantôme à cheveux blancs,
Tes frimas éternels cachent à notre vue?
Colosse de granit, quelle voix inconnue
Réveille les échos endormis dans tes flancs?

Quand les vents déchaînés préparent les orages,
Oh! qu'il est beau de voir par-delà les nuages,
A travers les éclairs, ton front majestueux!

Que t'importe, géant, que le tonnerre gronde?
On voit avec dédain les colères du monde,
Quand on est comme toi si rapproché des cieux.



XLIV

DEVANT LA CATHÉDRALE DE BOURGES

4

Monuments du passé, gothiques cathédrales
Qu'un peuple de croyants éleva jusqu'aux cieux.
Quelles mains ont sculpté vos clochers gracieux?
Quelles mains ont creusé vos caves sépulcrales?

Que de fois on m'a vu, sombre et silencieux,
Courbé vers vos piliers aux pierres colossales,
Ou le front prosterné contre vos froides dalles,
Admirer, en priant, la foi de nos aïeux!

C'est elle qui guidait cette foule empressée;
Tous, nobles et vassaux, avaient même pensée;
Qu'importait à leur gloire un vulgaire renom?

Et vous aviez raison, artistes magnanimes;
Dieu, pour qui vous dressiez ces églises sublimes,
Dieu n'a pas dans le ciel oublié votre nom.

Juillet 18...



FANTAISIE ET SENTIMENT

DESCRIPTIONS ET RÉFLEXIONS

VARIÉTÉS

FANTAISIE

XLV

SUR L'EMBARRAS D'ARTHUR

I

Arthur avait aimé Jenny, Claire et Louise.
L'une était blonde; l'autre avait le poil châtain;
La troisième était brune, une enfant de Venise,
Vive, espiègle, l'esprit et les yeux d'un lutin.

Jenny, née au contraire aux bords de la Tamise,
Était comme ce fleuve au lever du matin,
Nuageuse, discrète, amoureuse, indécise;
L'albâtre et l'or avaient moins d'éclat que son teint.

Claire était de Paris et de la bonne souche;
Les mots partaient du cœur qui sortaient de sa bouche;
C'était, à mon avis, la meilleure des trois.

Mais l'une était coquette, et l'autre était jalouse.
Chacune avait de gros défauts pour une épouse.
Arthur resta garçon; il a bien fait, je crois.

Paris, avril 1862.



XLVI

SUR LES DÉBUTS D'UNE GRISETTE

2

A vingt ans, au village elle était ravissante,
Vive, affable, enjouée et longtemps innocente,
Des pieds guère plus grands que ses yeux, des cheveux,
Des dents, un teint à rendre un eunuque amoureux.

La vie aux champs est dure et n'est pas amusante.
Elle devint rêveuse et bientôt languissante.
Hélas! c'est que Paris, ce phare lumineux,
Jusque dans ces déserts faisait briller ses feux.

Elle n'était que fière; elle devint hautaine.
Grandguillot, en l'aimant, n'attira que sa haine.
D'un beau petit monsieur son cœur s'était épris.

Aussi la pauvre enfant, en proie à sa chimère,
Un soir, quitta le toit où sommeillait sa mère,
Et suivit, sans pleurer, son faquin à Paris,

Février 1863.



XLVII

SUR SA FIN

3

Elle avait trop de cœur pour devenir rouée.
Elle était belle; elle eut bien vite de l'esprit.
A quoi sert d'être jeune, agréable, enjouée?
Dans ces sphères l'amour sans vice dépérit.

Par le sot qu'elle aimait elle se vit jouée;
Il la quitta. Bientôt un autre sot la prit,
Et ne la garda pas plus de temps. Bafouée,
Elle alla dans un bouge où la faim la surprit.

Elle y mourut de honte autant que de misère;
Il semblait qu'elle aurait souillé même la terre.
On vendit son cadavre en le mettant dehors.

Ceux qui l'avaient perdue, au sombre amphithéâtre
Reconnaissant ses traits si purs, ses chairs d'albâtre,
Faisaient des jeux de mots en disséquant son corps.

Février 1863.



XLVIII

LA MÈRE ET L'ENFANT

4

Hélène, rentrant seule un soir de carnaval,
Disait en se couchant : « La vie est monotone ;
« Je ne trouve plus rien qui me charme ou m'étonne ;
« Je dédaigne le bien et méprise le mal.

« Tout m'excède, le bois, le théâtre et le bal ;
« Je ne désire rien et je n'aime personne ;
« Je suis belle ; pourtant je sens qu'on m'abandonne ;
« Ma vertu ne me vaut qu'un hommage banal.

« A mon âge on a l'âme ardente, inassouvie ;
« On dit l'amour si doux ! Si je changeais de vie !
« Si je troquais mon froid époux contre un amant !

« Bien d'autres... » De l'alcôve une voix douce et claire
Sortit : « Je ne dors pas ; embrasse-moi, ma mère. »
La femme fut sauvée alors par son enfant.

Paris, mars 1863.



SENTIMENT

XLIX

SUR LA FEMME

I

O compagne de l'homme et sa plus douce amie !
Femme qu'un Dieu d'amour mit sur notre chemin,
Et qui dans ce labeur qu'on appelle la vie,
Quand notre cœur faiblit, nous tendez votre main ;

Restez auprès de nous, car tout à vous nous lie ;
Sans vous notre bonheur est passager et vain ;
Et, lorsque nous souffrons, notre douleur s'oublie,
Si nos pleurs en tombant soulèvent votre sein.

Qu'un stoïque, insensible à mon enthousiasme,
A ses impurs dédains ajoute le sarcasme !
Ses coups n'atteindront pas votre front radieux.

Qui ne sait pas que Dieu vous a faite si belle
Que jadis plus d'un ange, épris d'une mortelle,
Pour mourir dans ses bras, a déserté les cieux ?

Paris, 18...



L

CONSEIL A UNE JEUNE FEMME

2

Rien ne fut fait pour rien; chaque chose a son but.
C'est la suprême loi du Créateur du monde.
Tout ce qui vit en l'air, sur la terre ou dans l'onde,
A cet ordre exigeant doit payer son tribut.

De tristes préjugés votre esprit est imbu.
Dieu vous fit pour aimer; sa sagesse est profonde.
Aimez donc, vous verrez sa bonté sans seconde,
Du jour qu'à ce nectar votre lèvre aura bu.

La vie est un désert aride et solitaire;
Les pierres et le sable en recouvrent la terre;
L'amour y peut parfois faire naître une fleur;

Suave est son parfum, superbe sa couleur,
Mais si courts ses instants qu'il nous faut à la hâte
La cueillir, au moment où sa corolle éclate.

Paris, septembre 1863.



LI

COMPLIMENT

3

Quand le soleil s'enfuit à l'horizon qu'il dore,
Et, chassé par la nuit, se plonge au sein des mers,
Le ciel se couvre alors de mille astres divers;
Et chacun avec joie y suit un météore.

Mais, le matin venu, lorsque la jeune Aurore,
Couverte de saphirs, se montre à l'univers,
Tous ces pâles flambeaux disparaissent des airs;
Et c'est ce nouveau Dieu qu'un monde entier adore.

Ainsi, quand par hasard vous êtes loin de nous,
Une autre peut nous voir tomber à ses genoux;
Mais dès qu'à nos regards vous paraissez, Madame,

Alors tout faux éclat cède à votre clarté;
Et, reine par l'esprit comme par la beauté,
Ainsi que dans nos yeux vous régnez en notre âme.

Paris, 18..



LII

CONSEIL A UNE JEUNE FILLE

4

Oui, malgré votre esprit, malgré votre beauté,
Dieu vous fit, comme nous, de limon et de fange;
Vous êtes femme, hé bien! par quel caprice étrange
Voulez-vous vous soustraire à votre humanité?

Le temps d'aimer est court; voyez comme tout change.
De l'hiver de vos ans redoutez l'âpreté;
Et puis l'amour nous donne une félicité
Que même dans le ciel envia plus d'un ange.

Tous ces adorateurs qui sont à vos genoux,
Comme un vol de ramiers, s'enfuiront loin de vous,
Quand viendra la vieillesse avec son noir cortége;

Tandis que votre époux, dont le cœur, sous la neige,
Battrait au souvenir de ses jeunes amours,
Resterait à jamais l'ami de vos vieux jours.

Paris, 18..:



LIII

A MADAME A......

5

Oui, vous m'avez permis de vous faire des vers.
Jamais sujet plus beau ne s'offrit à ma plume.
Mais qu'est-ce qu'un sonnet? Il faudrait un volume
Pour chanter dignement vos mérites divers.

Vous savez que chacun, hors vous, a ses travers;
Le mien est de rimer; il est grand, je présume.
Mais est-il étonnant que ma verve s'allume,
Alors que tant d'attraits à mes yeux sont offerts?

La fortune vous tient en faveur singulière.
Soit que vous nous disiez les beaux vers de Molière,
La prose de Musset, ou qu'au milieu de nous

Vous vous laissiez aller à votre humeur charmante,
Votre beauté ravit et votre esprit enchante;
Et nous envions tous le sort de votre époux.

Paris, janvier 1861.



LIV

SUR LA CONSTANCE

6

C'est la loi du destin; tout change dans ce monde.
La nuit succède au jour, le printemps à l'hiver;
Le grain de blé semé devient un épi vert
Qui, mûri par l'été, prend une teinte blonde.

La fleur qui, le matin éclose, embaume l'air,
Et sourit au soleil dont l'ardeur la féconde,
Le soir, laisse pencher sa tête moribonde,
Et verse ses parfums de son calice ouvert.

Et vous, que serez-vous, quand le temps, d'un coup d'aile,
Aura flétri ces traits qui vous rendent si belle,
Et fermé ces beaux yeux qui m'ont fait tant songer?

Si le corps doit subir cette loi si cruelle,
Notre âme au moins que Dieu daigna faire éternelle
Dans ses affections ne doit jamais changer.

Paris, septembre 1863.



LV

A PROPOS DU PRINTEMPS

7

Mai, le beau mois des fleurs, sourit à la nature;
L'aurore avec éclat paraît à l'horizon;
Les bois ont retrouvé leur brillante parure,
Et les prés vont fleurir sous son divin rayon.

L'onde longtemps captive en s'écoulant murmure.
Tous les chantres ailés redisent leur chanson;
Tout arbre livre au vent sa verte chevelure;
Et le plus doux parfum sort du moindre buisson.

Tout ce que Dieu créa, tout ce qui vit au monde,
Bêtes au fond des bois, poissons au sein de l'onde,
Tout renaît à la vie, à la joie, aux amours.

L'homme subit aussi cette saine influence;
Son œil s'ouvre au soleil, son cœur à l'espérance,
Quand aux brouillards d'hiver succèdent les beaux jours.

Paris, septembre 1863.



LVI

SÉRÉNADE

8

Réveille-toi, viens voir le soleil qui se lève;
Avril que j'aime tant est enfin de retour.
Dieu, qui dans les forêts fait revivre la sève,
Dans le cœur des amants a ranimé l'amour.

Qu'importe que ma voix interrompe un doux rêve?
Viens, le monde avec nous salue un si beau jour.
La mer, qui se brisait en grondant sur la grève,
Aujourd'hui du château baise la vieille tour.

L'aurore plaît à ceux dont la pensée est pure.
Viens voir s'épanouir cette jeune nature
Sous un ciel rayonnant de flammes et de feu.

Devant tant de parfums, de splendeur, d'harmonie,
Ainsi que l'univers, notre âme rajeunie
Sur l'aile de la foi s'élève jusqu'à Dieu.

Paris, 1863.



DESCRIPTIONS

LVII

MIDI

I

Midi sonne au château; le soleil au zénith
De ses rayons brûlants enveloppe la terre.
On entend sous ses feux résonner le granit,
Comme un métal qui fond et bout dans la chaudière.

L insecte dort sous l'herbe et l'oiseau dans son nid;
Le lézard en gaieté rampe dans la poussière.
Suspendant un travail qui jamais ne finit,
Le laboureur repose au fond d'une clairière.

Ses bœufs, libres du joug, sont couchés près de lui.
Tout ce qui vit et meurt, hélas! dans la nature,
Depuis l'arbre des bois jusqu'à la créature,

Tout s'anime au contact de cet astre qui luit.
Sa chaleur, qui paraît énervante, féconde;
Elle donne la vie et la couleur au monde.

Mars 1863.



LVIII

LE MATIN

2

Vous êtes-vous parfois, en Provence, au printemps,
Trouvé dans la forêt lorsque le jour se lève?
Éclatant comme un phare et tranchant comme un glaive,
A nos yeux fascinés comme à nos cœurs contents

Le soleil vient d'ouvrir les cieux éblouissants.
L'on voit tout sous un prisme enchanteur, comme en rêve.
Le flot plus mollement expire sur la grève,
A ses âcres parfums mêlant d'âpres accents.

L'oiseau chante, l'insecte agit, la feuille pousse;
L'eau coule sur un lit de verdure et de mousse;
Ce beau ciel remplit tout du feu de ses rayons.

Le chasseur court après la bête reparue;
Le laboureur unit ses bœufs à la charrue;
Et le poëte ému prépare ses crayons.

Paris, février 1863.



RÉFLEXIONS

LIX

SUR LA GRANDEUR DE DIEU

Que ce soit à Tromsöe, que ce soit à Biskra,
Dans des déserts glacés ou brûlants, près du pôle
Ou près de l'équateur, sur le Niagara
Ou dans les champs fleuris qu'arrose le Pactole;

Aussi haut, aussi loin que son œil s'étendra,
Dans le gouffre où l'eau dort, dans l'air où l'oiseau vole,
L'artiste ou le penseur partout reconnaîtra
Cet ouvrier qui n'eut qu'à dire une parole

Pour tirer du chaos ce sublime univers.
Partout il reverra l'immensité des mers,
L'azur, la profondeur des cieux semés d'étoiles,

Et la splendeur des nuits au travers de leurs voiles.
Ce qui le frappera dans ce monde géant,
En tous lieux et toujours, ce sera son néant.

Paris, janvier 1862.



LX

SUR L'UTILITÉ DES VOYAGES

2

J'ai l'humeur vagabonde et j'aime les voyages.
L'œil, l'esprit et le cœur sont ensemble ébahis.
Ulysse n'aurait pas compté parmi les sages
Si de Troie il était allé droit au pays.

Le cap Nord si lointain et ses déserts sauvages
Par le froid et la nuit constamment envahis,
L'Hellespont aux flots bleus et ses charmants rivages
Où fleurit l'aloès près des champs de maïs,

Les steppes d'Australie et les lacs d'Amérique,
Les rizières d'Asie et les sables d'Afrique,
Sorti des mains de Dieu, tout est parfait et grand;

Et, même en visitant des hordes de barbares,
On retrouve, au milieu de mœurs, de lois bizarres,
Un bon sens juste et droit qui nous charme et surprend.

Avril 1862.



LXI

SUR LES CHARMES DU RETOUR

3

Les voyages sont doux, mais plus doux le retour.
Quand on a vu la mer en proie à la tempête,
L'éclair briller, la foudre éclater sur sa tête,
Qu'on a sous l'équateur bravé les feux du jour,

Au pôle, sous la tente établi son séjour,
Chassé le tigre ou l'ours, des monts atteint le faîte,
Vécu nourri de fruits, vêtu de peaux de bête,
Seul, étranger à tous, à tout, même à l'amour;

Quand on a visité ces vastes capitales,
Berceau des arts, séjour des grands, où les plaisirs
Viennent sous mille aspects s'offrir à vos désirs,

Avec quelle allégresse on revoit les spirales
Du clocher où l'on a prié Dieu tout enfant,
Et le toit où l'on sait qu'un frère vous attend!

Paris, avril 1862.



LXII

SUR LE REPOS

4

Le repos plaît après une vie agitée.
Comme il est doux, pendant les longues nuits d'hiver,
Lorsque la bise souffle et fait rage dans l'air,
Les pieds sur les chenets et la tête abritée,

De voir, par ses récits attendrie, irritée,
Sa famille écouter, bouche close, œil ouvert,
Tout ce que l'on a fait, senti, pensé, souffert !
Le temps fuit, l'heure vole alors précipitée.

Le passé se déroule, écartant de nos yeux
Chagrins, déceptions, soucis, soins ennuyeux,
Noir cortége qui suit partout les pas de l'homme.

L'imagination nous mène en un royaume
Où, sous le prisme ardent et pur du souvenir,
Tout charme, jusqu'aux maux que Dieu nous fit souffrir.

Paris, avril 1862.



LXIII

SUR L'HOMME

5

Pour toutes les saisons et pour tous les climats,
Dieu fit, sage toujours, les bêtes et les plantes.
Tandis que du Spitzberg l'ours aime les frimas,
De l'Atlas le lion suit les gorges brûlantes.

Dans les monts, sur les pics que nous n'atteignons pas,
Des chamois au pied sûr vont les troupes bêlantes.
La génisse au contraire aime à porter ses pas
Dans les prés arrosés par un fleuve aux eaux lentes.

L'homme seul, à qui Dieu destina l'univers
Qu'embellit son génie et que sa main féconde,
L'homme qui doit régner avec lui sur le monde,

Franchir les airs, percer les monts, dompter les mers,
L'homme, toujours plus grand, plus fort que la nature,
Vit partout où peut vivre une autre créature.

Paris, janvier 1862.



LXIV

SUR LES MISÉRABLES

6

Victor Hugo se trompe et trompe ses lecteurs.
La fortune et le rang pour le bonheur de l'homme
Sont bien peu; qu'il soit né bourgeois ou gentilhomme,
Riche ou pauvre, qu'il marche entouré de licteurs

Comme un consul romain, ou seul sans protecteurs,
Il domine le sort, s'il est probe, économe;
Et chacun a sa part de biens, de maux. En somme
Ce bas monde vaut mieux que tous ses détracteurs.

Ce n'est pas dans le peuple où sont les Misérables,
Mais dans ces grands seigneurs, libertins exécrables,
Qu'a flétris la débauche et que ronge l'orgueil,

Et dans ces parvenus, enrichis par l'usure,
Et qui, malgré leur or prodigué sans mesure,
Du toit des braves gens n'ont pu franchir le seuil.

Paris, février 1863.



LXV

SUR LA VIE ET LA MORT

7

Un philosophe a dit que la vie est un rêve :
Le mot est juste et vrai, mais il doit être vieux.
Tout en ce monde fuit si vite sous nos yeux
Que l'aube brille encor quand la lune se lève.

De même que les flots qui vont tous sur la grève
Se briser et mourir, calmes ou furieux,
Ainsi tout ce qui vit et se meut sous les cieux
Est fauché par la mort sans relâche et sans trêve.

Les uns sont pris bientôt et les autres plus tard.
Ici, comme partout, tout dépend du hasard ;
Mais il est moins injuste et cruel qu'on ne pense.

Puisque le temps passé n'est rien, et qu'on ne sait
Si la vie est un mal ou si c'est un bienfait,
Vivre, est-ce un châtiment ? est-ce une récompense ?

Paris, avril 1862.



LXVI

SUR L'ESPRIT DES FRANÇAIS

8

L'on a trop ignoré dans notre pauvre France
Qu'un Dieu règne sur nous dans d'autres régions,
Être supérieur, divine providence,
Qui voit et doit juger toutes nos actions.

Le faible doit chez nous être sans espérance;
Car tout succès conquiert notre admiration.
De l'innocent frappé qu'importe la souffrance?
Le parti terrassé n'est qu'une faction.

Rien ne pervertit tant que l'abus de la force.
Le peuple qu'à conduire un prêtre en vain s'efforce
N'a plus de sens moral en tête ou dans le sein.

Les ligueurs d'autrefois se sont faits démocrates;
Des huguenots ils vont sus aux aristocrates;
Et le sang le plus pur coule encor sous leur main.

Janvier 1863.



LXVII

OU EST L'UTILITÉ DE LA VIE

9

Pourquoi l'homme est-il né, s'il doit, hélas! mourir
Au milieu, si ce n'est au début de son âge,
Rarement à la fin, n'ayant eu qu'à souffrir,
Même avec la fortune et la gloire en partage?

Cent ans lui suffiraient à peine à parcourir
Les sciences, les arts, mer sujette à l'orage,
Où des mondes nouveaux restent à découvrir,
Et dont seul le génie atteint l'extrême plage,

Tandis qu'il n'a pour lui que quelques jours bien courts
Dont le moindre accident abrége encor le cours.
Un rayon de lumière et puis l'ombre éternelle,

Un jour de joie acquis par des mois de douleur,
Un sourire noyé dans des torrents de pleurs,
C'est la vie, et pourtant la mort est bien cruelle.

Paris, septembre 1863.



LXVIII

LES CHEMINS DE LA VIE

10

Nous trouvons deux sentiers en entrant dans le monde.
L'un encombré de gens, sombre, sans horizon,
Mais sûr et traversant une plaine féconde;
Parfois même une fleur émaille le gazon;

L'autre est rude, escarpé, près d'un torrent qui gronde;
Si le pied manque, on tombe en un gouffre sans fond.
Mais, si dans nos travaux le hasard nous seconde,
La palme de la gloire ornera notre front.

Le premier est celui que parcourt le vulgaire;
Le second est pour ceux que le génie éclaire.
Aux uns le doux repos, aux autres le labeur.

Quel est celui des deux que le sage doit suivre?
Tous deux vont à la mort, dont rien ne nous délivre.
En est-il un qui passe au moins par le bonheur?

Paris, septembre 1863.



LXIX

SUR L'HUMANITÉ

II

Quand un preux, écarté de la commune ornière,
Avait suivi l'honneur moins que sa passion,
Que son cœur n'avait pu, trop fragile barrière,
Arrêter des mauvais instincts l'invasion,

Bientôt après, honteux, repentant, à Sion
Il allait, fournissant cette longue carrière
Par deux pas en avant sur un pas en arrière;
Lui-même avait fixé cette expiation.

De même en ce trajet immense, aride et sombre,
Qu'à travers des dangers et des labeurs sans nombre
L'humanité parcourt d'après l'ordre de Dieu,

Elle tombe parfois en faiblesse et s'arrête,
Se détourne, recule, et se voile la tête;
Puis, reprenant sa course, elle arrive au saint lieu.

Juillet 1862.



LXX

IMAGE DE LA VIE

12

Le hasard vous a bien conduits aux Pyrénées;
Les pieds des monts y sont tout émaillés de fleurs
Dont les eaux des glaciers, par le Gave entraînées,
Épurent les parfums, avivent les couleurs.

Des forêts de sapins, à leurs flancs enchaînées,
Attristent les regards; c'est l'arbre des douleurs.
De glaçons éternels leurs têtes couronnées,
Comme des fronts humains, laissent tomber des pleurs.

Les fleurs qui sont au bas figurent la jeunesse,
Et les tristes forêts du milieu l'âge mûr,
Les blancs glaçons, du ciel interrompant l'azur,

Qui couvrent leur sommet dévasté, la vieillesse;
Puis cette immensité des pics au firmament
N'est-ce pas de la mort le vide et le néant?

Septembre 1863.



LXXI

ESPOIR DU PAUVRE

13

Je suis vieux; ma main tremble et mon outil lui pèse.
Mon maître par pitié me laisse au râtelier.
Mais que Dieu nous envoie une saison mauvaise,
Et je suis pour toujours chassé de l'atelier.

La misère succède alors à mon malaise.
Dans le galetas sombre où l'on va m'oublier,
La faim, l'horrible faim que la mort seule apaise,
M'attend, en ricanant, sur mon froid oreiller.

Que de maux et d'ennuis dans cette vie humaine!
J'avais une compagne; elle est morte à la peine;
Et je vais succomber sous le même fardeau.

Mon fils est dans l'exil, ma fille est dans le vice.
On désespérerait, mon Dieu! de ta justice,
S'il n'existait plus rien au-delà du tombeau.

Paris, mai 1863.



LXXII

DÉSESPOIR DU RICHE

44

Je suis riche et puissant; j'ai de vastes domaines,
Châteaux aux flancs des monts, fermes au cœur des plaines;
Je possède à la ville un immense palais,
Rempli d'amis servant au besoin de valets.

Mon coffre a des bijoux pour parer trente reines.
J'ai des chevaux, des chiens et des gens par centaines.
On cherche ceux que j'aime, on fuit ceux que je hais.
Tout un peuple applaudit à tout ce que je fais.

J'aime sans être las, et je bois sans être ivre.
La souffrance n'est rien; qu'il serait doux de vivre
Si notre âme pouvait périr avec le corps!

Si nous ne devions pas un jour, moment terrible,
Paraître au tribunal de ce juge inflexible
Qui doit récompenser ou punir tous les morts!

Paris, mai 1863.



LXXIII

SUR L'ÉTERNITÉ

15

La vie est un fardeau dont la mort nous délivre.
Ce monde est un passage à d'autres régions.
Tout homme que le ciel a fait digne de vivre
Sent plus loin et plus haut des aspirations.

Il est tant de penchants qu'il serait doux de suivre,
Si nos fautes restaient sans expiation;
Et pourquoi ces combats que le démon nous livre,
Et dont l'homme, être seul dans la création,

Triomphe? Qui voudrait, s'il n'avait l'espérance
D'un monde autrement fait, supporter la souffrance
Et ces maux qu'en nos cœurs un rien vient enfanter?

Si la vie à venir n'était en traits de flamme
De la main de Dieu même écrite au fond de l'âme
Comme aux voûtes du ciel, il faudrait l'inventer.

Septembre 1863.



VARIÉTÉS

LXXIV

A. S. A. R. LE PRINCE OSCAR

DUC D'OSTROGOTHIE

En lui envoyant mon Histoire de la Suède pendant la vie et sous le règne de Gustave I[er]

Monseigneur, quoique né sur les marches du trône,
De l'esprit recherchant les pénibles travaux,
Vous avez au concours, parmi bien des rivaux,
Sous un nom inconnu conquis une couronne.

Pour soutenir l'éclat que la naissance donne,
Il faut savoir montrer aux gens ce que l'on vaut.
Dans l'estime de tous ce qui vous tient si haut,
C'est ce double laurier dont votre front rayonne.

Le héros dont ma plume a tracé les hauts faits,
Dont la Suède admire et ressent les bienfaits,
Est de ceux qui du temps n'éprouvent pas l'injure.

Je vous offre ce livre où vit son souvenir.
Puissiez-vous, Monseigneur, avoir à sa lecture
Une part du plaisir que j'ai de vous l'offrir.

Février 1861.



LXXV

A SA MAJESTÉ FRÉDÉRIC VII

En lui envoyant mon livre sur le Danemark

2

J'ai vu le Danemark et j'ai fait ce volume;
Tout ce que j'ai pensé, dit, entendu, senti,
Oui, tout est reproduit par ma fidèle plume,
Le bien comme le mal, sans esprit de parti.

Soit que, en savant fouillant vos archives, j'exhume
Des noms qui dans l'Europe ont jadis retenti,
Soit que j'aille, en artiste, admirer à la brume
Le soleil dans la mer se perdant englouti;

Soit à travers les champs, soit au milieu des villes,
Dans les fjords du Jutland ou sur les lacs des îles,
De nuit comme de jour, au midi comme au nord,

L'on verra constamment en moi l'ami sincère
Du peuple intelligent, loyal, actif, austère,
Dont le ciel à vos mains a confié le sort.

Mai 1862.



LXXVI

SUR UZÈS

3

C'est là que tous les miens ont vécu, qu'ils sont morts,
Qu'indifférents à tout, au danger, à l'insulte,
Résolus au martyre, ils ont, pour suivre un culte
Que leur cœur ne pouvait abjurer sans remords,

Bravé loi, peuple et roi, méchants, faibles et forts,
Et triomphé de tous par cette force occulte
Que Dieu donne à celui qui l'aime et le consulte,
Et qui change en héros des enfants sans efforts.

La Bible de famille ouverte sur la table,
Des maux qu'ils ont soufferts registre lamentable,
Rappelle leurs vertus autant que leurs douleurs.

Je voudrais, fixant là ma course vagabonde,
Passer les jours que Dieu me réserve en ce monde;
Ma vie et mon trépas en seraient bien meilleurs.

Janvier 1863.



LXXVII

HALLUCINATION

4

J'étais un soir de garde à la place de Grève;
L'air était froid, le ciel bas et les quais déserts.
Je vois surgir autour de moi, comme en un rêve,
Des flots d'hommes des flancs de la terre entr'ouverts.

C'étaient les malheureux morts ici sous le glaive,
Plus pressés qu'en un champ de blé les épis verts,
Marchant, criant, pleurant sans relâche et sans trêve,
Gardant l'empreinte encor des maux qu'ils ont soufferts.

Ceux-ci portaient des fers aux mains, ceux-là des palmes.
Les uns étaient troublés, les autres étaient calmes;
C'étaient les réprouvés auprès des bienheureux.

Les premiers justement châtiés pour leurs crimes,
Les derniers des erreurs de leur siècle victimes;
Et ces martyrs, hélas! étaient les plus nombreux.

Paris, juillet 1863.

LXXVIII

DU HAUT DU PONT DES ARTS

5

C'était le vingt-quatre août; du haut du pont des Arts
Je voyais à mes pieds couler l'eau de la Seine.
La veille il avait plu; la rivière était pleine;
Ses flots envahissaient les quais de toutes parts.

Leur couleur sombre et rouge attira mes regards.
Il me sembla dans l'eau voir une foule humaine,
Poussant d'étranges cris que j'entendais à peine,
Et ses bords tout jonchés de cadavres épars.

La Saint-Barthélemy revient à ma mémoire;
Cet épisode affreux d'une exécrable histoire
Comme un spectre à mes yeux se dresse frémissant;

Au calme de la nuit succède le tumulte,
Aux cris de désespoir la menace et l'insulte;
Et le fleuve se change en une mer de sang.

Août 1863.



LXXIX

SUR LE LANGUEDOC

6

Vieux Languedoc, pays qui m'a vu naître,
Vers qui mon cœur se reporte toujours,
Que j'aurais dû ne point quitter peut-être,
Où j'ai passé les plus beaux de mes jours;

Il s'agit, pour t'aimer, de te connaître.
Tes horizons, tes monts aux doux contours,
Ton beau soleil dont le feu nous pénètre,
Tes longues nuits, tes jours brillants et courts,

Ton sol fleuri que le Rhône féconde,
Ont fait de toi le paradis du monde.
Pourquoi faut-il que tes malheureux fils,

Le cœur rempli d'une haine farouche,
Le fer au poing et l'insulte à la bouche,
Soient toujours prêts à de sanglants conflits?

Août 1863.

LXXX

SUR CALVIN

7

Calvin, vaste génie, esprit incomparable,
Un des plus grands mortels qu'aient fait naître les cieux,
Toi qui, sans or, sans fils, sans soldats, sans aïeux,
Par ta volonté seule, inflexible, immuable,

Mis et maintins au joug un peuple ingouvernable,
Qui rendais en oracle aux princes anxieux
De ton roc des arrêts toujours acceptés d'eux,
Qui guidais des martyrs la phalange admirable,

Fils d'un simple intendant plus fort que l'empereur,
En vain tes ennemis, pleins d'une aveugle rage,
Jettent la calomnie à ta face et l'outrage;

La France, revenant enfin de son erreur,
Comprendra la grandeur de ton œuvre féconde
Qui, supprimant le prêtre, à l'homme rend le monde.

Paris, août 1863.



LXXXI

SUR LUTHER

8

Kranach, imitateur parfait de la nature,
A peint avec tant d'art ta vivante figure
Qu'il semble que, sortant du cadre où l'on t'a mis,
Tu vas aller instruire et charmer tes amis.

Pauvre moine saxon, esprit noble, âme pure,
Un héros se cachait sous ta robe de bure,
Quand, malgré le bûcher à tes efforts promis,
Malgré tous les démons par Lucifer vomis,

Tu vins à Worms plaider ta cause à la diète.
Pour ta vie en danger l'assemblée inquiète
Te prédisait le sort à Jean Huss réservé.

Plein du pressentiment de ta mission sainte,
Parmi ces cœurs troublés toi seul étais sans crainte,
Sachant pour quels combats tu serais conservé.

Août 1863.



LXXXII

SUR LE CHRIST

9

Jadis en Orient d'une femme inconnue
Naquit un pauvre enfant; ce fut dans un hameau.
La crèche d'un berger lui servit de berceau,
Et rien ne préserva du froid sa tête nue.

Les pâtres cependant, éblouis à sa vue,
Adoraient en priant ce nouveau-né si beau,
Et les mages, conduits par un divin flambeau,
Vinrent par leurs présents fêter sa bienvenue.

Hérode en son palais en frémit de fureur;
Mais l'enfant fut soustrait à son persécuteur;
Rien ne put l'arrêter, ni les sables, ni l'onde;

Le ciel eut pour ses nuits des colonnes de feu;
Car la mère était vierge, et l'enfant était Dieu;
Et ce Dieu par sa mort devait sauver le monde.

Paris, 18...



HISTOIRE

VALOIS ET BOURBONS

VALOIS

LXXXIII

SUR FRANÇOIS Ier

1

C'est le roi chevalier. Tel est le noble titre
Que l'Europe, toujours sévère pour nos rois,
Donna jadis au preux qui lui dicta des lois,
Et qui de ses destins fut si longtemps l'arbitre.

J'ai vu son verre à boire; il tenait plus d'un litre;
On dit qu'il le vida d'un trait, plus d'une fois.
Il aimait le plaisir, l'amour et les tournois;
Aussi l'Heptaméron lui doit plus d'un chapitre.

Mais là comme à la guerre il ne fut pas heureux;
Et s'il compromet tout, fors l'honneur, à Pavie,
Près de la Féronnière il perd plus tard la vie.

Hé bien! puisque pour lui Dieu fut si rigoureux,
Dieu qui frappe en jouant les têtes les plus hautes,
Soyons cléments; le trône expose à bien des fautes.

Janvier 1863.

LXXXIV

SON CARACTÈRE

2

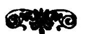
C'était un bon vivant plus qu'un roi de génie,
Charmant comme Marot, brave comme Bayard,
Grand seigneur d'ordinaire et quelquefois soudard,
Toujours aimable et plein d'une grâce infinie.

De son cœur la tristesse était souvent bannie.
Il chantait sur la harpe un couplet avec art,
Et, comme un gueux, à tout propos, à tout hasard,
D'aimer et de rimer il avait la manie.

L'histoire dit qu'il fut sans peur, mais non sans tort.
Son époque pourtant fut plus que lui cruelle;
C'est presque dans ses bras que Léonard est mort.

Les sinistres bûchers dont la flamme étincelle
Et jette encor sur lui sa funèbre lueur
Montrent un faible esprit plutôt qu'un mauvais cœur.

Janvier 1863.



LXXXV

SUR LES TROIS DERNIERS VALOIS

3

Rejetons sans vigueur d'une race héroïque,
Derniers anneaux brisés d'une chaîne de rois,
François deux, Charles neuf, et vous, morne Henri trois,
Quel sombre ennui remplit votre œil mélancolique?

Que votre front est hâve et sinistre à la fois!
Quel fardeau courbe ainsi votre corps rachitique?
Jamais moine, brûlé d'une ardeur ascétique,
Plus affaissé que vous, n'a gémi sous sa croix.

Les peuples cependant vous prodiguent l'outrage,
C'est à tort; innocents des forfaits de votre âge,
Vous avez les premiers souffert de ses malheurs.

Le trône fut pour vous le chemin du martyre;
Et l'on devrait vous plaindre avant de vous maudire;
Car vous avez versé moins de sang que de pleurs.

Janvier 18...



BOURBONS

LXXXVI

SUR HENRI IV

Quel est ce vieux à barbe épaisse, à tête grise,
A l'œil brillant, au teint vermeil, au front ouvert ?
Quel air de loyauté, d'abandon, de franchise !
Mais chut ! Le diable y gagne ici plus qu'il n'y perd.

Que ce panache blanc est d'élégante mise !
Que de cœurs ont battu quand il flottait dans l'air !
Un peu trop, dira-t-on, pour l'aîné de l'Église.
Bast ! Il était si bon, si charmant, si peu fier.

Dans ces temps de discorde et de haine farouche,
Jamais un mot cruel n'est sorti de sa bouche.
Quel oubli de l'injure et du bienfait parfois !

Qu'importe ? voyageur qui passes par le Louvre,
Courbe, qui que tu sois, le front et le découvre
Devant le plus clément, le plus grand de nos rois.

Paris, juin 1860.



LXXXVII

SA NAISSANCE

2

Il naquit en Béarn dans un petit manoir,
En plein soleil, au pied des monts, au bord du Gave.
Sa mère est une sainte et son père est un brave.
Pour lui, c'est le plus bel enfant qu'on puisse voir.

Il fait l'orgueil des siens, leur joie et leur espoir;
C'est que, tout rois qu'ils sont, la misère au front hâve
Assiége leurs palais, et de sa lourde entrave
Les cloue à ces débris d'un opulent avoir.

L'aïeul, quoique vaillant, a perdu la Navarre.
Pour obéir à Christ et pour suivre ses lois,
La mère ose braver l'Espagne et les Valois.

Elle est seule, livrée à leur fureur barbare.
Mais Dieu garde le toit qui couvre le berceau
De l'enfant que la gloire a marqué de son sceau.

Juin 1860.



LXXXVIII

SON MARIAGE

3

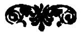
Quand il vint à la cour, il n'ayait qu'un pourpoint,
Troué, dit-on, au coude et fait tout d'une pièce.
Mais Henri le portait avec tant de noblesse
Que de sa gueuserie on ne se moquait point.

La femme qui toujours flaire un héros de loin
Fut pour lui d'une aimable et coupable faiblesse.
Lui, bon drille, acceptait toujours une maîtresse,
Impure ou chaste, altesse ou bourgeoise au besoin.

Son esprit, son bonheur, sa grâce et sa vaillance
Inspiraient tant d'estime et tant de confiance
Que Charles neuf, ayant à marier sa sœur,

Et voulant près du trône avoir au moins un homme,
Parmi les prétendants prit ce roi sans royaume,
Mettant plus haut que l'or la naissance et le cœur.

Paris, juin 1860.



LXXXIX

SA CONVERSION

4

Il fit un jour le saut de carpe avec prestesse.
Je ne l'en blâme point ; Paris vaut une messe ;
Et, si le trône encore était aussi peu cher,
Nous aurions tous la tête en bas, les pieds en l'air.

Mais, cela fait, il eût dû par délicatesse,
Par devoir, protéger et soutenir sans cesse
Ces hardis compagnons qui, du Gave à la mer
A son ordre accourus, aussi prompts que l'éclair,

Donnaient leur or, versaient leur sang pour sa défense ;
Mais lui qui n'a pour but que le trône de France
S'en sert, puis les délaisse et traite avec rigueur.

Qu'en advint-il ? Sortis de quelque jésuitière,
Deux bandits l'ont frappé devant sa cour entière,
Jean Châtel à la lèvre et Ravaillac au cœur.

Juin 1860.



XC

SON INDIFFÉRENCE

5

Aurait-il pu régner sans abjurer sa foi?
Il l'eût pu; mais Dieu sait au prix de quelles peines!
Il eût fallu tenter les luttes incertaines,
Mettre l'armet au front, monter son palefroi,

Chevaucher à travers la ruine et l'effroi,
Se cacher dans les monts, s'abattre sur les plaines,
D'un fanatisme abject surexciter les haines,
Se faire aventurier au moment d'être roi,

Souffrir tous les excès, commettre tous les crimes,
Sans s'occuper du nombre ou du rang des victimes,
Et couvrir tout du nom de Dieu que l'on défend.

Ainsi Ferdinand deux conquit son diadème.
Henri par ces moyens aurait régné de même;
Par bonheur pour la France il fut indifférent.

Juillet 1860.



XCI

SA LÉGÈRETÉ

6

Oui, la chanson nous dit qu'il fut un vert galant,
Et, sans plus de façons, en fait un diable à quatre.
Mais est-il vrai qu'il eut aussi bien le talent
De se faire adorer que celui de se battre?

Pas du tout; en amour plus zélé que vaillant,
Des succès qu'on lui donne ii faut beaucoup rabattre.
Devant tous, en bons mots, en projets excellent,
Il était médiocre en changeant de théâtre.

Puis d'ailleurs il était trop bon pour être craint.
Aussi tout son harem, femmes comme maîtresses,
A sa barbe à des fats prodiguaient leurs caresses.

Quel roi de se venger ne se fût cru contraint?
Lui, bon homme, insensible à tout, même aux injures,
Riait plus fort que tous de ses mésaventures.

Paris, juillet 1860.



XCII

L'ÉDIT DE NANTES

7

On l'a dit tolérant pour un prince absolu.
La preuve est qu'il a fait, un jour, l'édit de Nante;
C'est un fort bel écrit que tout le monde vante,
Surtout les bonnes gens qui ne l'ont jamais lu.

Pour moi qui tiens en main ce fatras vermoulu
C'est une œuvre avant tout déloyale et méchante.
On perd d'une façon sûre, secrète et lente,
Des gens dont le trépas est déjà résolu.

Dans cet étroit réseau de ruse et d'artifice
Une porte est partout ouverte à l'injustice.
On tue à froid, sans bruit, en gardant les dehors.

Et quand, après cent ans d'outrages, de tortures,
Louis déchire l'œuvre et la jette aux ordures,
Le tour était joué; tous alors étaient morts.

Juillet 1860.



XCIII

SON INGRATITUDE

8

Tranchons le mot; il fut ingrat; c'est une tache;
Toutes ses qualités ne l'en laveront pas.
Du jour où de sa foi l'intérêt le détache,
Tous doivent mettre honneur et conscience à bas.

Qu'il parle, et c'est assez; que tout plie et qu'on sache
Qu'il ne veut qu'une loi, qu'un culte en ses États,
Qu'on n'a fait son devoir qu'en suivant son panache
Partout, à Saint-Denis aussi bien qu'à Coutras.

Aussi préfère-t-il aux siens ceux de la Ligue,
A d'Aubigné Brissac, menace, prie, intrigue,
D'accord avec Cotton devient convertisseur,

Discute avec Mornay qu'il raille et qu'il gourmande,
Confond d'Amour, enfin fait de la propagande
Jusque dans la maison et sous l'œil de sa sœur.

Paris, juillet 1860.



XCIV

SES MAITRESSES

9

C'est un don Juan. Combien n'en a-t-il pas aimé?
Sans parler des beautés de passage, Fleurette,
Née au milieu des fleurs d'un jardin embaumé,
Gabrielle si belle et, dit-on, si coquette,

Presque reine à côté de son amant charmé,
Et morte en son printemps, Esther, douce et discrète,
La seule dont le cœur ne lui fut pas fermé,
La Trémouille, et la grasse et lascive Henriette.

Nous aimons à revoir nos défauts chez nos rois.
Henri galant nous plaît et nous touche à la fois.
Mais notre loyauté s'indigne et le condamne,

Lorsque de ses désirs il poursuit en tyran,
Jusque chez l'étranger, la femme d'un parent,
Et ne voit plus en lui qu'un des vieux de Suzanne.

Paris, juillet 1860.



XCV

SA MORT

10

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,
A dit Voltaire; et nul certe après lui ne nie
Que le bonheur ne soit une part du génie,
Que sans ce protecteur puissant, mystérieux,

L'homme prépare en vain des plans ingénieux,
Et pour leur réussite attriste et perd sa vie;
Car Dieu, dans sa sagesse immuable, infinie,
Guide seul du destin l'essor capricieux;

Et tout succès dépend de son ordre suprême.
C'est lui qui fait germer le grain de blé qu'on sème.
Henri fut un de ceux qu'il a le plus chéris;

Sa naissance en effet fut bénie et joyeuse,
Et sa vie héroïque; et sa mort glorieuse
Épouvanta l'Europe et désola Paris.

Paris, juin 1860.



XCVI

SUR LOUIS XIII

Louis, fils d'un héros et père d'un grand homme,
Paraît peu dans l'histoire, entr'eux deux écrasé.
Je ne crois pas d'ailleurs qu'il fût dans son royaume
D'être plus ennuyé, plus sombre et plus blasé.

Sa couronne l'accable, et son sceptre l'assomme.
D'aucun feu généreux son cœur n'est embrasé.
Soucieux, solitaire, hypocondre, économe,
Il ne se plaît qu'aux champs, après avoir chassé.

Il avait cependant le bon sens de son père,
Mais non son noble cœur; Richelieu, son compère,
Sur qui le sang versé sous son règne est tombé,

L'entraîna sans effort sur sa sinistre trace.
Aucun roi, moins que lui, n'usa du droit de grâce;
Et tout front fut par lui brisé, sinon courbé.

Juillet 1860.



XCVII

SUR LOUIS XIV

Ses sujets, ses rivaux l'ont nommé le grand roi.
Le titre est glorieux; mais en était-il digne?
Nul n'a poussé jamais aussi loin l'art insigne
D'abaisser tous les fronts sous une même loi.

Il a l'éclat, l'ampleur, la majesté pour soi.
Il est seul, il est tout. Qu'on plie et se résigne!
C'est Jupiter. Qu'il dise un mot, qu'il fasse un signe!
Tout tremble; il met l'Olympe et la terre en émoi.

Le somptueux Versaille étincelle de flamme.
Seul, il est sombre et froid; c'est que sous ses lambris
L'ombre de ces martyrs, la voix de ces proscrits,

De ceux qui n'emportaient pour butin que leur âme,
Et qui de leurs vertus inondaient l'univers,
Assiégeaient son chevet après chaque revers.

Janvier 1859.



XCVIII

SES AMOURS

2

Il avait de beaux traits, un port noble, un grand air.
Il était, il est vrai, de petite stature;
Mais perruque et talons, aidant à la nature,
Avec ses grenadiers le mettaient droit de pair.

Fermé pour le malheur, mais à l'amour ouvert,
Son cœur était sensible et friand d'aventure.
Il en eut; Mancini, La Vallière si pure,
Monaco la vengeant de ce qu'elle a souffert,

Fontanges dont Mignard nous a transmis la grâce,
Montespan résumant tout l'esprit de sa race,
Maintenon de l'office échappée en larron,

Et tant d'autres sans nom, plus nobles que cruelles.
Qui nous dira pourquoi ce coureur de ruelles
S'est régalé, vingt ans, des restes de Scarron?

Janvier 1859.



XCIX

SON GOUT POUR LA POÉSIE ET LES BEAUX-ARTS

3

Il protégea, dit-on, la poésie et l'art.
Oui, si quelque grimaud affamé, je soupçonne,
Le comparait d'emblée à Jupin en personne,
De l'aumône royale il recevait sa part.

Il devina, comprit Molière par hasard.
Son bon sens lui plaisait et sa verve bouffonne.
Il l'anoblit, pourtant trouva la leçon bonne,
Quand il fut pour un mot meurtri par un soudard.

Il fit peindre, bâtir, chanter que c'est merveille.
Mais son goût fut mauvais. Il n'aimait pas Corneille;
Il admettait Lulli, Lebrun à son lever;

Il prisait les beaux vers, le Lutrin, j'imagine;
Mais il laissa mourir de désespoir Racine,
Quand d'un geste ou d'un mot il pouvait le sauver.

Novembre 1859.



C

SA GRANDEUR ET SA DÉCADENCE

4

Richelieu, Mazarin, deux fourbes de génie,
L'avaient fait à cinq ans un grand et puissant roi.
Le Roussillon, l'Artois ont accepté sa loi.
L'Alsace à sa couronne est enfin réunie.

Madrid séduit confie une infante à sa foi.
Vienne ose être jalouse; elle en sera punie.
Gêne implore à genoux sa clémence infinie.
Rome cède; Amsterdam est éperdu d'effroi.

Noblesse et parlement, tout sous son joug se range.
Duquesne bat Ruyter, Condé défait Orange.
Turenne est sur le Rhin, l'Allemagne est en feu.

Il est dans l'Empyrée; il croit n'être plus homme.
Ses enfants morts, son peuple affamé, son royaume
Envahi lui font voir qu'il est encor moins Dieu.

Novembre 1859

CI

SON INGRATITUDE

5

Je passe tout aux rois, tout hormis d'être ingrats.
Mais quand on sort du sang de Henri de Navarre,
Que l'on doit, après Dieu, ce trône où l'on se carre
A ces fiers compagnons dont Christ guidait les bras;

Si l'on déchire et foule aux pieds comme un fatras
L'édit qui les protége, et qu'un code barbare
Change en déserts les champs où le Gardon s'égare,
Et les monts où l'aïeul recrutait ses soldats;

Que le dragon hurlant pille, viole, tue;
Qu'importe après cela qu'on se nomme Louis,
Que l'on traîne à son char les peuples éblouis,

Qu'à tous les carrefours l'on ait une statue?
L'on est flétri. La terre et le ciel passeront
Plutôt que le stigmate imprimé sur son front.

Novembre 1859.



CII

SA MAGNANIMITÉ

6

Il fut grand, refoulons au cœur toute rancune,
Non pas lorsque la France entière et l'univers,
Étonnés, éblouis, admiraient sa fortune,
Mais lorsque l'heure sombre eut sonné des revers.

Le souvenir d'Eugène et d'Hochstedt l'importune,
Quand Malplaquet au duc livre nos champs ouverts,
Que Philippe, accablé sous la même infortune,
Cherche en vain des soldats dans ses palais déserts.

Tous ses flatteurs, craignant de justes représailles,
Tremblent; lui, fier, altier, impassible, à Versailles
Attend le dernier coup sans morgue et sans effroi;

Et, quand, pour nous sauver, le ciel suscite un homme,
Qu'il dirige le cœur et le bras de Vendôme,
L'Europe dans Utrecht respecte le vieux roi.

Novembre 1859.



CIII

SON ORGUEIL

7

Oui, Saint-Simon a tort; qu'il prenne son parti!
Il était sorti grand des mains de la nature.
Mais un vil despotisme avait tout perverti.
Il eut de cette boue aussi l'éclaboussure.

L'esprit, le corps, en lui tout était assorti;
Il avait le mot propre et la mémoire sûre;
Le peu qu'on avait mis n'en était plus sorti.
En revanche il savait oublier une injure.

Le grand Condé, Turenne et tant d'autres proscrits
Prouvent, rentrés en grâce, une âme magnanime.
Mais il connaissait tout sans avoir rien appris;

Il se croyait un être à part, parfait, sublime;
Et tous les rois passés et son illustre aïeul
A ses yeux valaient moins entr'eux tous que lui seul.

Paris, décembre 1859.



CIV

SUR LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

8

Je hais, mais je comprends la Saint-Barthélemy.
L'hérésie abattue est, chaque jour, plus forte;
Du Louvre où la cour tremble elle assiége la porte.
C'est grave, il faut périr ou tuer l'ennemi.

Cela n'excuse rien; on doit être affermi
Contre un danger, si grand qu'il soit. Le temps emporte
Tout dans son vol, hormis ces souvenirs. Qu'importe
De vivre par un coup dont l'Europe a frémi?

La mort vaut mieux. Pourtant ce crime affreux s'explique.
Un fanatisme aveugle aide à la politique.
Charles neuf sanguinaire est logique du moins.

Combien est plus injuste et plus dur le supplice
Qu'à des vaincus Louis inflige avec délice,
Et dont deux siècles presque ont été les témoins!

Décembre 1859.



CV

SUR LES DRAGONNADES

9

Vieux soldats huguenots que j'admire et que j'aime,
Vous vivrez immortels dans tous les nobles cœurs ;
Vous aussi, leurs rivaux à l'œil fauve, au front blême,
Qui n'avez pu tarir leur sang, sombres ligueurs.

Vos vertus, vos défauts, tout en vous est extrême.
Vous dédaignez des cours le faste et les splendeurs.
Le roi n'est rien. Christ seul porte le diadème.
Votre foi vive explique, excuse vos rigueurs.

En égorgeant des fils ingrats, votre espérance,
Votre seul but était le salut de la France.
Aussi je vous préfère à ces vils courtisans

Qui, pour être au lever, danser aux mascarades,
Pour un titre ou de l'or guidant les dragonnades,
Dans leur tombe outrageaient leurs aïeux frémissants.

Décembre 1859.



CVI

CONSÉQUENCES DE SON DESPOTISME

10

Ce n'est pas tout que d'être un parfait gentilhomme,
Brave, instruit, généreux, fier comme un paladin.
Les jeunes gens avaient ces qualités à Rome,
Et n'inspiraient au vieux Caton que du dédain.

La dignité, telle est la vertu qui fait l'homme;
C'est sa pudeur. Perdue, on la regrette en vain.
Malheur au souverain qui croit dans son royaume
S'élever, en courbant tous les fronts sous sa main!

Eh! qu'importe qu'il ait, en fils de Charlemagne,
Dévasté la Hollande et brûlé l'Allemagne,
Agrandi ses États et bâti des palais,

S'il a fait, éteignant la noble et sainte flamme
Qui de nos preux guidait le bras, animait l'âme,
D'un peuple de héros un troupeau de valets?

Paris, décembre 1859.



CVII

1685 — 1793

II

C'est à lui que ses fils doivent quatre-vingt-treize.
Ce monument qu'enfin la sagesse française
Avait construit après des efforts surhumains,
Pièce à pièce, à plaisir, est brisé par ses mains.

Que pouvait faire, hélas! le faible Louis seize?
De même que le fer qui bout dans la fournaise
S'échappe, envahissant, brûlant tout en chemin,
La révolution ne connaît plus de frein.

Noblesse et parlement, tout fuit. La bourgeoisie
Si sage jusqu'alors, de vertige saisie,
Espère en ce conflit sortir de son néant.

Aussi bientôt, malgré ses profondes racines,
Le trône, qui n'est plus qu'entouré de ruines,
S'écroule, entraînant tout dans le gouffre béant.

Décembre 1859.



CVIII

LOUVOIS ET ROBESPIERRE

12

Je vais encor plus loin; je dis qu'à ses beaux jours
Robespierre ne fut que son vil plagiaire.
Quand des démolisseurs la torche incendiaire
Mettait au ras du sol les châteaux et leurs tours,

Que l'échafaud, dressé dans tous les carrefours,
Broyait noble et bourgeois sous sa dent meurtrière,
Jeunes malgré leurs pleurs, vieux malgré leur prière,
L'enfant pris à ses jeux, et la vierge aux amours.

Ces méchants, effrayés à la fin de leurs crimes,
Mais avides toujours de nouvelles victimes,
Pour couvrir leurs fureurs de l'égide des lois,

N'eurent qu'à feuilleter les trop nombreux registres,
Où gisent les arrêts et les décrets sinistres
Qu'osa signer Louis et préparer Louvois.

Janvier 1860.



CIX

SUR LOUIS XV

L'aïeul dont il reçut au berceau la couronne
Était Louis le Grand; lui fut le Bien-Aimé.
L'un et l'autre, je crois, fut sagement nommé,
Et ces surnoms sont beaux quand le peuple les donne.

Il avait ce grand air que l'on prend sur le trône.
Son visage plaisait au beau sexe charmé;
Et l'époux ombrageux subissait, désarmé,
L'ascendant émanant de sa sainte personne.

Il est vrai qu'on lui prête un fort mauvais propos.
On prétend qu'il a dit : « Après moi le déluge. »
Il ne faut pas donner trop d'importance aux mots.

Puis d'ailleurs c'est d'un roi que l'on se fait le juge;
Et Fontenoy, venu même après des revers,
Nous doit faire oublier bien de petits travers.

Paris, avril 1863.



CX

SUR LOUIS XVI

1

Ce n'était vraiment pas certe un homme ordinaire;
Son esprit, plein de grâce et de malignité,
Trouvait parfois des mots charmants de vérité.
Il tournait un quatrain dans le goût de Voltaire.

Il était simple, franc, loyal et débonnaire.
Il avait du courage et de la dignité,
Beaucoup de grandeur d'âme et de simplicité;
Il était chaste, doux, pieux et même austère.

Il eût fait un bon roi, venu dans d'autres temps.
Mais il n'avait aucun des vices éclatants
Que le peuple préfère à des vertus modestes.

Faible, malencontreux, né dans des jours funestes,
Pouvait-il résister aux coups de l'aquilon
Emportant tout un monde en son noir tourbillon?

Paris, août 1863.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Du même Auteur :

HISTOIRE DE LA SUÈDE pendant la vie et sous le règne de Gustave I[er] (Gustave Wasa). Un vol. in-8°.

DU DANEMARK; impressions de voyage, aperçus historiques et considérations sur le passé, le présent et l'avenir de ce pays. Un vol. in-8°.

RAPPORT à Son Exc. M. le Comte Walewski, Ministre d'État, d'une mission scientifique accomplie par ses ordres en 1861 dans la Régence de Tunis. Brochure in-8°.
